

LES
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 14 au 26 novembre 2022

Arno Bertina



© Francesca Mantovani

Biographie

Né en 1975, Arno Bertina est notamment l'auteur de deux romans aux Éditions Actes Sud. Chez Verticales, il a publié trois fictions : *Anima motrix* (2006), *Je suis une aventure* (2012), *Des châteaux qui brûlent* (2017 ; Folio, 2020) et deux récits : *Ma solitude s'appelle Brando* (2009) et *L'Âge de la première passe* (2020), qu'un livre de photographies est venu compléter (*Faire la vie*, Éditions Sometimes). Membre fondateur d'Inculte, il a participé à des ouvrages collectifs tels que *Une année en France* (Gallimard, 2007) et *Boulevard de Yougoslavie* (Inculte, 2021).

Bibliographie sélective

- *Ceux qui trop supportent*, Verticales, 2021
- *L'Âge de la première passe*, Verticales, 2020
- *Des châteaux qui brûlent*, Verticales, 2017 (Folio, 2019)
- *Des lions comme des danseuses*, La Contre Allée, 2015 (réédition en 2019)

Présentation des ouvrages

Ceux qui trop supportent, Verticales, 2021



« Fraternité, expertise, pertinence politique... Voilà ce qui se dégage des combats sociaux lorsqu'ils sont vécus de l'intérieur, et non *via* ces caméras de télévision indifférentes à la joie des ouvriers se découvrant une voix qui porte. Peut-être ces salariés de La Souterraine m'ont-ils séduit, aussi, car je les ai vus lucides mais courageux, et plein d'allant malgré l'épée de Damoclès qu'ils savaient pendue au-dessus de leur tête. (...) Leur intelligence m'a aimanté. »

En 2017, Arno Bertina rencontre des salariés en lutte sur le site de l'usine GM&S (équipementier automobile). Au lieu d'y voir un pur écho à son roman *Des châteaux qui brûlent*, il va recueillir leurs témoignages quatre années durant, et ainsi rendre hommage à la fierté ouvrière, à leur résistance inventive et obstinée. *Ceux qui trop supportent* est un récit documentaire nerveux, haletant et d'une humanité poignante.

Extraits de presse

Article publié dans le journal en ligne *En attendant Nadeau*, novembre 2021, par Pierre Benetti

Le livre d'Arno Bertina était déjà prêt lorsque, le 24 septembre dernier, les anciens salariés de l'usine de pièces automobile GM&S de La Souterraine ont obtenu une indemnisation pour licenciement illégal. L'écrivain a suivi leur long combat depuis 2017 et le raconte dans *Ceux qui trop supportent*, un texte lui-même en lutte.

Les ex-GM&S creusois ont récemment fait l'objet d'un film (*Ça va péter !* de Lech Kowalski, chez Revolt Cinema) et d'une bande dessinée (*Sortie d'usine* de Benjamin Carle et David Lopez, éditions Steinkis) ; les voici protagonistes de ce livre qu'on se garderait de réduire à une enquête, tant son auteur, Arno Bertina, cherche surtout, à chaque page, à chaque phrase, une langue et un scénario pour dire à la fois leur vie et sa propre recherche.

Ceux qui trop supportent est un récit documentaire sur une réalité contemporaine : l'irresponsabilité et l'impunité des groupes industriels vis-à-vis des salariés employés puis licenciés par leurs sous-traitants. Mais Arno Bertina fait surtout le récit d'une expérience partagée, celle d'une lutte, de sa joie, sa colère, son énergie, ses moments d'élan, de doute, de peine, de rupture, d'avancée ; car une lutte, ce livre le montre bien, c'est là peut-être même son cœur, ne peut que faire avancer, que rendre plus conscient, plus présent, plus intelligent, plus sensible, plus tout. L'auteur suit le chemin des ouvriers, et cette capacité de mouvement et d'empathie mais aussi de discrétion – déjà manifeste dans un précédent livre consacré à la prostitution au Congo-Brazzaville, *L'âge de la première passe* (Verticales, 2020) – fait que son écriture, perméable à cette rencontre, ne se fixe jamais totalement.

Beaucoup d'écrivains contemporains doivent penser, avec le reste de la société, que les ouvriers n'existent plus ; encore moins, les ouvriers de l'industrie automobile. Arno Bertina va dans le sens inverse, comme il y a trente ans François Bon – son titre est d'ailleurs emprunté à *Parking* (Minuit, 1996), qui prenait ces mots chez Eschyle – et comme, aux États-Unis, la journaliste Amy Golstein –, mais lui ajoute que « la voiture fait partie de ces quelques biens symbolisant ou résumant le monde de la consommation, ses promesses ». Qui, aujourd'hui, fait s'aventurer la

littérature dans les domaines complexes de l'économie et dans le monde rebutant de l'industrie ?
Qui part écrire en ces terres lointaines ?

Un tel choix est donc d'autant plus original qu'il se moque des modes et que la littérature a plus que jamais déserté un tel terrain social, et les vies qui vont avec. Seconde originalité, ce n'est plus le bon vieux roman qui se montre capable de les raconter. Avec *Des châteaux qui brûlent*, Arno Bertina avait pris pour objet une grève dans un abattoir. Cette fois, c'est comme si la rencontre des ouvriers de La Souterraine avait imposé à cet admirateur de Svetlana Alexievitch de faire taire la fiction pour écouter leurs voix.

Naît ainsi cette écriture échappée et modulable, d'une certaine manière tout-terrain, forme vive souvent déroutante, qui ne va jamais où on l'attend et ne file jamais droit, et qui ne fait pas dans le beau style, car elle ne veut pas faire joli, qui fait des déviations, des écarts, des embardées, se maintenant toujours à un niveau élevé d'énergie réflexive et d'implication personnelle. « On crée quelque chose », dit Jean-Yves Delage, d'abord pâtissier, puis intérimaire dans un abattoir avant d'embaucher à La Souterraine ; et en retour, Arno Bertina, devenu un « compagnon », « Arno », écrit comme on crée des pièces automobiles, avec une précision artisanale et une puissance industrielle. Avec cette « ambition » qui « les rend pertinents », les ouvriers rencontrés « savent relier des situations bien différentes en apparence, tout en restant précis ». Plus que les objets d'un livre, les ex-GM&S deviennent les exemples à suivre d'un écrivain. Exemplaires, ils le sont aussi quand ils rédigent et font déposer à l'Assemblée nationale une proposition de loi visant à appliquer les mêmes règles de respect des emplois pour les groupes et pour les sous-traitants.

En plus des extraits d'entretiens, des récits de blocages et de voyages à Paris, des analyses de la politique économique française et européenne qui le composent, il faut prêter attention aux singulières notes de bas de page de ce livre. Elles disent combien, s'il prend souvent les allures de la réflexion et de l'essai ou de l'engagement et de la tribune, il saisit le combat des ex-GM&S à l'intérieur du langage, questionnant sans cesse ce que les écrivains peuvent (encore) faire. Pas très loin parfois des textes récents de Sandra Lucbert – l'enquête et les rencontres qu'elle occasionne en plus –, Arno Bertina le fait en écoutant, c'est son travail et celui de la littérature, les usages du langage.

Sans se cacher, le texte combat la langue menteuse des « forces de l'ordre », pour laquelle il importe peu que « licenciement » devienne « sauvegarde de l'emploi », qu'une usine change de nom douze fois ou qu'une sous-préfète dise « nous » à l'enterrement d'un salarié. Ici, cela importe, parce qu'une contre-langue ne peut exister que si elle se nourrit chez « ceux qui trop supportent » – et les passages dans lesquels Arno Bertina relève l'usage de certains mots par les ouvriers (l'irruption de « projet », ou de « médocs ») sont aussi forts que celui où il ressent le doigt coupé par une machine en serrant une main.

Et, à propos de langage, Arno Bertina, « au moment où les Gilets jaunes perdent des mains, des yeux », reprend les mots d'Emmanuel Macron qui, deux mois après son élection, distinguait les « gens qui réussissent » et les « gens qui ne sont rien ». Mais plutôt pour marquer les différences dans les manières de parler, de s'adresser, et saluer l'intelligence collective de ceux qui, « tout en n'étant rien » aux yeux du pouvoir, se mettent à compter aux yeux de qui sait les écouter.

Article publié dans la revue *Études*, février 2022, par Marie Goudot

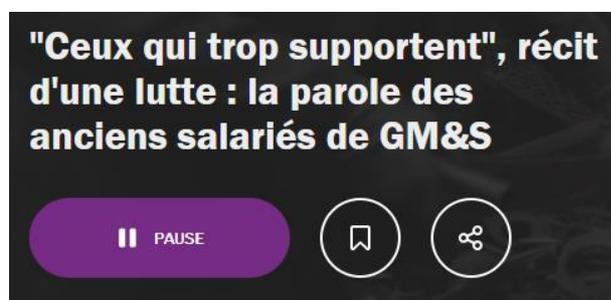
En 2017 doivent être licenciés 157 salariés de GM&S, un équipementier automobile dont l'usine fut autrefois le fleuron industriel de la Creuse. De la lutte qui s'ensuit, médias et « tenants de l'ordre social » se font l'écho. Face à leur langage « anesthésié », « désactivé », Arno Bertina, écrivain militant de longue date, sent la nécessité de porter la parole des salariés là où elle ne s'entend pas.

De cette conviction vient ce récit d'un combat vécu de l'intérieur, saisi au travers d'entretiens individuels. Une autre image des salariés se dessine, ainsi que leurs valeurs essentielles : solidarité, attachement à l'usine, fierté d'un travail qui sollicite invention et intelligence. Cette intelligence les conduit également à suggérer d'autres plans pour sauver leur entreprise, et même à rédiger une proposition de loi, portée à l'Assemblée nationale en 2020.

En contrepoint de ces entretiens, quelques pages replacent le combat dans le contexte du capitalisme financier, en opérant notamment un détour par les États-Unis et la condition des salariés en des lieux différents. Des références inscrivent la lutte des salariés de GM&S dans une tradition littéraire et politique, en harmonie avec ces hommes et femmes qui « pensent large », dont les émotions sont « innervées » par la Résistance des années 1940, ou un traité de paix signé aujourd'hui au Moyen-Orient. Un livre témoignage bouleversant qu'il faut absolument offrir à ceux pour qui de tels combats restent lettre morte.

Extraits vidéo

Présentation du roman *Ceux qui trop supportent* sur France Culture dans l'émission « La Bulle économique », octobre 2021, par Catherine Petillon



[Écouter le podcast](#) (durée : 4 min)

Interview d'Arno Bertina dans le podcast *Terrain social*, janvier 2022, par Hugues Chevarin



[Écouter le podcast](#) (durée : 19 min)

L'Âge de la première passe, Verticales, 2020



Ceci n'est pas un essai sur le Congo. Cinq longs séjours, à l'invitation d'une ONG, ne permettent pas d'écrire sur un pays. Ce n'est pas non plus un récit de voyage. Alors quoi ? C'est assurément un livre sur les filles des rues que j'ai rencontrées à Pointe-Noire et Brazzaville, dont j'ai voulu décrire la force et les blessures. Mineures n'ayant pas d'autres ressources que la prostitution, souvent orphelines et déjà mères, elles se métamorphosent dès la nuit tombée pour « faire la vie ». Mais peut-être est-ce aussi un livre sur ce monde qui est le leur, avec sa misère et ses mystères, et sur ce qu'il a déplacé en moi...

Extrait de presse

Article publié dans le magazine *Les Inrockuptibles*, mars 2020, par Yann Perreau

Quand Arno Bertina entre par désœuvrement, un soir de 2014, dans un bar de Pointe-Noire, il se demande où il met les pieds. « Avec mon carnet de notes et un livre, je dois être comique – qui vient ici pour lire ? ! », se souvient-il au début de *L'Âge de la première passe*. Bientôt une fille l'accoste, lui propose de la suivre. Une discussion s'engage, par politesse, et une idée germe. Quelques années plus tard, l'écrivain repart au Congo, invité par une ONG à organiser des ateliers d'écriture pour des prostituées de Brazzaville. Il partage leur routine, de jour comme de nuit, lorsque ces filles, mineures et mères déjà pour la plupart, « se métamorphosent pour faire la vie », comme le veut l'expression locale pour désigner le tapin. À force de les observer, il gagne leur confiance. Et décide d'écrire sur elles.

L'exercice s'avère délicat : que peuvent ses mots, face à cette réalité ? « Lorsque j'écris 'bar à putes', j'accable, regrette-t-il, et ne fais que reconduire dans un livre les signes d'une violence qui court les rues. » Il ne s'autorise pas non plus à profiter des whiskys avalés par une fille pour la faire parler : « La mettre ainsi à nu, maintenant, serait plus violent que la déshabiller dans la chambre du Migitel ». Trouver les bons mots, exercice quasi impossible dans ces circonstances. Bertina sait déployer ce vocabulaire précis, subtile, poétique qui caractérise son œuvre, ces huit romans dont le beau *Des châteaux qui brûlent* (2017). Il reprend leur ton gouailleur : « Pour sa deuxième grossesse, Grâce est allée trouver une mineure, qu'elle a cornaquée en quelque sorte, marcotée ».

Contrairement à ses livres précédents, *L'Âge de la première passe* est son premier récit autobiographique. Cela pourrait étonner, chez un auteur qui poursuit livre après livre un passionnant travail de démultiplication, voire de disparition de l'auteur. Comment dire « moi », quand on se sent étranger aux autres comme à soi-même ? Pire encore, il réalise que pour comprendre véritablement ces jeunes filles, et l'ensemble des protagonistes, c'est aussi en lui qu'il doit creuser. Sa propre intimité, cette femme de la rue Saint-Denis, à Paris, qu'il fréquentait à 20 ans contre rémunération ; ses faiblesses, échecs, interrogations. Se mettre soi-même à nu, c'est au fond la moindre des politesses quand on écrit sur celles qui en font un métier.

Et puis il y a leurs mots à elles, leurs textes reproduits ici et là, au cours du récit. L'écriture comme thérapie, planche de salut face à une réalité sordide. Il sait d'ailleurs les limites du français, cette langue qui « ne peut être ce moyen ou ce lieu de l'intime, car c'est celle de l'État congolais, son administration, sa police, ses fonctionnaires corrompus, qui vous font prendre des vessies pour des lanternes ». Alors, de temps en temps, il préfère sortir un appareil photo et prendre des

clichés des lieux ou personnes, qu'il décrit ensuite en détail. Une distance sans doute nécessaire entre lui et son sujet, comme une forme de délicatesse. L'acuité de son regard sensible, asexué sur ces gamines s'y révèle, et permet l'impensable : une amitié sincère, désintéressée, entre elles et lui, les filles de rue et l'homme blanc, l'éternel client potentiel.

Extraits vidéo

Présentation du roman *L'âge de la première passe* sur la chaîne Youtube de la librairie Mollat, février 2020, par Arno Bertina



[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

Interview d'Arno Bertina sur RFI dans l'émission « Vous m'en direz des nouvelles », mars 2020, par Jean-François Cadet

[-> VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES](#)

Arno Bertina au Congo, mots de passes pour filles des rues



Publié le : 19/03/2020 - 17:25 Modifié le : 19/03/2020 - 17:32



[Écouter le podcast](#) (durée : 48 min)

Des châteaux qui brûlent, Verticales, 2017 (Folio, 2019)

Arno Bertina

Des châteaux
qui brûlent



Des châteaux qui brûlent raconte la séquestration d'un secrétaire d'État par les salariés d'un abattoir placé en liquidation judiciaire. Arno Bertina y fait résonner la parole singulière de toutes les forces en présence — comment elles s'affrontent et libèrent des puissances insoupçonnées. Dans le huis clos de l'usine occupée, chacun se découvre du souffle. Ce roman dit les heurts et bonheurs d'une insurrection aujourd'hui.

Extraits de presse

Article publié dans le journal en ligne *En attendant Nadeau*, mars 2021, par Cécile Dutheil de la Rochère

Repris en poche, *Des châteaux qui brûlent* demeure un livre puissant et puissamment engagé, un roman social et politique dont la force vient de ce qu'il ne cache rien de deux réalités. L'une est la mondialisation, ici représentée par La Générale Armoricaïne, entreprise de volailles au bord de la faillite. L'autre est la riposte opposable à cette mondialisation, autrement dit : que faire ?

Le roman d'Arno Bertina se distingue parce qu'il se situe du côté de ce faire. Le livre n'est pas une réflexion ni une plainte. Il acte et met en acte. Il donne la parole à tous : les salariés menacés par le chômage ; le secrétaire d'État venu proposer un plan de sortie auquel personne ne croit, séquestré par les premiers ; sa conseillère, syndicaliste embauchée pour « traduire dans les deux sens, expliquer les salariés au ministre et le ministre aux salariés » ; plusieurs membres du GIGN encerclant l'usine occupée.

Le livre est composé de 73 unités enfermées dans une unité de temps de huit jours et une unité d'espace, l'usine. 73 monologues intérieurs qui intègrent des dialogues, des cris, des doutes, des impuissances, des coups de gueule mais aussi des instants de beauté et de rêve. Arno Bertina se cache derrière sa ronde de personnages, mais sa liberté d'écrivain s'entend dans l'adresse avec laquelle il intègre le fil *Don Quichotte* qui amplifie l'écho du roman tout en y semant le doute : quels sont ces châteaux qui brûlent ? Ou dans l'attention qu'il porte à la composition de son texte : de fines colonnes de mots au corps plus petit, qui viennent d'ailleurs, de la vie amoureuse de tel personnage, d'un ouvrage économique qui pourrait être signé Thomas Piketty, ou du rappel d'un des ingrédients qui composèrent la pâte incendiaire de 1789.

Des châteaux qui brûlent est un roman qui met en scène l'urgence et appelle le théâtre : la contrainte des unités, la voix, l'oralité, y sont essentielles. Arno Bertina pourrait être qualifié d'*angry young man*, tel un de ces dramaturges et romanciers britanniques révoltés des années 1950 et 1960, mais il ne vient pas de là et ne va pas là. Son style n'est ni strictement réaliste ni naturaliste. Il a un grain de folie et de ferveur. Son récit est inventif. Il foisonne, magnifie le jazz et emporte – parfois il épuise. Il défend l'utopie tout en se défiant du progrès quand il s'agit de puces électroniques : « Le changement, la nouveauté, c'est la nuit. ». Les personnages disent une chose et en doutent au moment où ils la disent. *Des châteaux qui brûlent* est un roman non binaire et c'est sa force. Il s'en dégage un vrai sens du commun.

Interview d'Arno Bertina dans le quotidien *L'Humanité*, août 2017

Des châteaux qui brûlent, c'est un roman ardemment politique, dans lequel sont mis en jeu les protagonistes d'une lutte sociale âpre, de celles dont l'actualité est prodigieuse...

Arno Bertina : On nous rebat les oreilles avec la crise économique. On nous serine que les politiciens n'ont aucune marge de manœuvre. Supercherie ! J'ai voulu prouver l'inverse, mais j'ai dérivé en route, puisqu'il est question d'un secrétaire d'État vampirisé par les logiques administratives, sans aucune prise sur les choses. Spécialiste du développement durable et de la décroissance, il a une vision forte de ce vers quoi devrait tendre l'économie. Pourtant, sur le terrain, devant les ouvriers d'un abattoir de volailles en difficulté financière, il n'a ni les outils ni les réflexes pour imposer d'autres choix que l'économie privée.

Ce qui me passionne, c'est de faire vivre la réalité d'un groupe. Dans mes précédents romans, j'ai pu notamment aborder la question des réfugiés, des sans-papiers. Il s'agit cette fois d'une autre forme de marginalité sociale et de la domination de la logique économique. J'ai voulu montrer qu'il est possible d'y résister, non pas en mettant le feu à l'usine, mais en construisant un projet alternatif. Ma rencontre avec les Fralib, à Gémenos, a été décisive. J'ignorais l'existence des sociétés coopératives et participatives (Scop) où les salariés sont des associés majoritaires. Au sein même du capitalisme, il existe cette niche, où il est possible de réfléchir sans actionnaires. Cela ne peut qu'intéresser l'écrivain.

Peut-on parler de réalisme ?

Je n'ai pas cherché à être partisan. Je voulais éviter l'opposition manichéenne entre les salariés qui occupent l'usine et la personne qu'ils retiennent en otage. Il m'importait que ce secrétaire d'État ne soit pas un ennemi de classe déclaré, mais quelqu'un avec qui, une fois établie une certaine confiance, il serait possible de discuter. Je n'ai pas de modèle, même si j'aime Balzac, avec son incroyable mélange de réalisme et de fantastique. Par ailleurs, j'ai beaucoup pensé, en écrivant, au livre de François Bon *Daewoo*.

L'aspect choral de votre récit traduit avec force le désir d'embrasser la totalité d'une situation sociale conflictuelle...

Cela m'obsède. Dans les livres précédents, je cherchais déjà une dimension polyphonique dans un seul personnage. En fait, j'étais en quête du peuple dans une seule personne. Je faisais en sorte que sa voix en donne à entendre d'autres qui murmurent. Cette fois, à l'inverse, je suis parti du chœur. La difficulté majeure a consisté à éviter la caricature. Ne pas forcer le trait. Si tous parlent différemment en disant la même chose, ça ne va pas. Il faut multiplier les voix et aussi les intelligences. La même situation doit renvoyer à des mondes différents.

Dès lors qu'on dit choral, on parle de composition, et pourquoi pas de montage. Pensez-vous cinéma ?

Je ne suis pas du tout cinéphile, mais je suis fasciné par le problème du montage au cinéma. C'est pourquoi Godard me plaît tellement. Une fois mon texte écrit, je le colle au mur. J'ai besoin de raisonner en termes physiques de masse, comme devant une partition d'orchestre. Ici les cuivres, là les violons. Je fonctionne par zones d'intensité, non plus en termes de scénario. C'est bel et bien du montage. Quelle rupture introduire ? C'est de cette façon que j'échappe un peu à la question du réalisme. Pas de mimétisme. Parfois, les outils doivent être apparents, très visibles.

Vous intervenez en profondeur sur ce que les médias, la télévision en particulier, traitent par-dessus la jambe à des fins de confusion idéologique. Leurs brèves images orientées vous ont-elles servi ?

Oui. Je suis fort préoccupé par les grilles de lecture de certains journalistes soi-disant objectifs. La réalité peut être abordée autrement. Ces médias-là optent trop souvent pour des perspectives spectaculaires et nihilistes. Ils tablent sur le caractère anxiogène de l'information. Suivre au quotidien la vie d'une Scop en expliquant comment les Fralib, par exemple, qui ont payé

leur lutte d'un prix colossal, continuent aujourd'hui leur coopérative, c'est autrement plus productif. Faire un reportage sur les changements, alors, dans les rapports humains dans l'entreprise, dont les membres sont devenus autonomes, n'est-ce pas plus essentiel ? Moi, en quelque quatre cents pages, je m'astreins à rapporter combien il peut y avoir d'intelligence et de désir dans la joie d'être ensemble.

Pratiquez-vous la documentation sur le terrain, à l'instar de Zola descendant au fond de la mine avant d'attaquer *Germinal* ? Ou bien procédez-vous par intuition, pour ainsi dire ?

Un peu les deux. J'ai notamment été à Gémenos. J'ai accumulé beaucoup de documentation, entre autres sur le groupe volailler Doux, en Bretagne, dont je me suis inspiré. Pas facile d'accéder à leur laboratoire en se faisant embaucher en intérim. Trop de filtrage. Ce n'est pas exactement la réalité d'un abattoir de volailles qui m'intéressait au premier chef, mais la tragédie née de la sincérité d'un homme politique et de la colère et de l'épuisement des salariés. Quant à l'intuition, on suit des fils. La documentation est là pour vérifier qu'on ne se trompe pas.

Avez-vous conscience de la singularité de votre entreprise, dans un champ romanesque français généralement centré sur le moi au détriment du nous ?

La question de la singularité ne m'intéresse pas. J'entends faire entendre quantité de voix différentes. Si je ne pratiquais pas cette forme d'écriture, ce serait comme me réveiller dans ma chambre le matin et ne pas ouvrir la fenêtre. Cela finirait par sentir le renfermé.

Ces préoccupations ont-elles à voir avec vos origines sociales ?

Mon grand-père maternel était chirurgien et ma grand-mère possédait un peu de vignes dans le Sud-Ouest. Ma mère a donc grandi dans le confort. Côté paternel, c'est l'immigration italienne. Mon père a été naturalisé français à l'âge de 15 ans. Il a été élevé dans 36 m², à six, près du périph, dans le 20^e arrondissement. Son père était ouvrier chauffagiste. Vers 15 ans, j'ai saisi que j'étais à la croisée de deux univers, celui de la province française et celui de l'immigration ouvrière. C'est ce qui a forgé ma culture politique. J'ai de l'affection pour ces deux familles.

Votre désir d'embrasser le monde semble ne pas avoir de frontières...

Je reconnais dans mon écriture un aspect glouton. Écrire aigüise le désir. J'ai ce fantasme, naïf certes, de faire feu de tout bois et de parvenir à composer un livre épique à partir de sujets prosaïques. Il s'agit cette fois d'un abattoir de volailles. Il y a du tragique à découper des poulets toute la journée. Il faut montrer l'épaisseur de la vie.

Extraits vidéo

Présentation du roman *Des châteaux qui brûlent* sur la chaîne Youtube de la librairie Mollat, novembre 2017, par Arno Bertina



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min)

Interview d'Arno Bertina sur *RTS* dans l'émission « *VERSUS-LIRE* », septembre 2017, par Sylvie Tanette



[Écouter le podcast](#) (durée : 36 min)

Des lions comme des danseuses, La Contre Allée, 2015 (réédition en 2019)



En trouvant l'audace d'intenter une procédure contre le Musée du quai Branly, à Paris, le roi de Bangoulap – un village du pays bamiléké, au Cameroun –, ne pouvait pas deviner que c'était en fait l'Europe libérale et carnassière qu'il allait complètement déshabiller.

Une fiction inspirée de la spoliation des biens culturels africains pratiquée par les pays fondateurs de l'Union européenne durant les années de colonisation.

Extrait de presse

Article publié dans le quotidien *L'Humanité*, avril 2015, par Alain Nicolas

Jeunes, demandeurs d'emploi, « bénéficiaires » des minima sociaux, enseignants, journalistes et autres handicapés peuvent accéder gratuitement aux musées et monuments historiques. C'est le cas, en particulier, de celui que, faute de se mettre d'accord sur une dénomination, on a appelé musée du quai Branly. Beaucoup de monde, donc, peut admirer statues, vases, parures en plumes. Beaucoup de monde, mais pas les principaux concernés : ceux à qui appartiennent les objets exposés. Mais ils appartiennent au musée, disent les conservateurs. Ils ont été achetés, en principe, c'est-à-dire troqués « contre peu d'argent, ou des babioles, ou des menaces ».

Tout commence par un voyage du narrateur à Bangangté, en territoire bamiléké, au Cameroun. Il y rencontre Sa Majesté Yonkeu Jean, « fo », c'est-à-dire souverain d'un royaume que l'administration coloniale appelait avec condescendance une « chefferie locale ». Le fo, qui connaît Paris, est choqué de devoir dépenser douze euros pour voir les œuvres de ses ancêtres. Le narrateur surenchérit en disant que le ministère de la Culture ferait un « coup fumant » s'il faisait payer l'entrée aux Français et accorder la gratuité aux peuples, africains, amérindiens, océaniens, dont les objets font partie des collections. Quelques années plus tard, en 2016, le directeur du musée reçoit un courrier de l'assemblée des rois du pays bamiléké réclamant la gratuité pour ce peuple. Classement sans suite, faut-il préciser, malgré la mention « copie au

ministre ». Mais quelques mois plus tard, la demande est réitérée, assortie d'une précision : en cas de refus, une demande de restitution pourrait être déposée auprès de l'Unesco. On ne plaisante plus. Comment peut-on prétendre diriger un musée rendant hommage aux créations des civilisations « premières » et en faire payer l'accès à leurs représentants ? Peut-on se payer le luxe de se mettre l'Unesco à dos ?

Explorant toutes les conséquences de son hypothèse de départ, Arno Bertina nous embarque dans une cascade de péripéties qui, de demandes en concessions, de menaces en remises en cause, sapent tout l'édifice qui unit nationalisme, impérialisme et sacralisation de la culture. Les « fo » camerounais ont pris au mot l'universalisme occidental pour passer de l'exigence de gratuité à sa généralisation, à l'accès pour tous les Africains, Amérindiens, Asiatiques aux musées européens, et jusqu'à l'organisation d'expositions d'art contemporain d'Europe et d'Amérique du Nord en Afrique. Si la modernité s'est nourrie de l'art « nègre », les peuples qui sont ses ancêtres doivent les admirer, chez eux, en masse et gratis.

Des lions comme des danseuses, fable dense et enlevée, est une des nombreuses facettes du travail d'un auteur, qui peut donner des ouvrages brefs et tranchants mais aussi d'amples romans comme *Anima Motrix* ou *Je suis une aventure*, en passant par tous les genres, comme ce roman biographique consacré à Johnny Cash, qui agrippe le lecteur comme le plus efficace des romans américains. Si vous connaissez Arno Bertina, vous savez ce qui vous attend. Si vous ne l'avez pas encore découvert, une nouvelle page de votre vie de lecteur va se tourner.

Extrait vidéo

Présentation du roman *Des lions comme des danseuses* sur la chaîne Youtube de la librairie Mollat, juin 2019, par Arno Bertina



[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics
m.masson@livre-bourgognefranchecomte.fr
- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranchecomte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté